

RGM 2011

**CONFÉRENCE de D. VEDASTE DE MOKOTO
SUR LA FORMATION**

**CONFÉRENCE DE MERE GIOVANNA DE MATUTUM
SUR LA FORMATION
Former à l'unité dans la vérité**

**CONFÉRENCE DE D. PATRICK DE SEPT-FONS
SUR LA FORMATION**

**CONFÉRENCE DE DOM BERNARDO DE NOVO MUNDO
SUR LA FORMATION**

**CONFÉRENCE DE M. CECILIA DE TENSHIEN
SUR LA FORMATION**

**SYNTHESE DES CONFÉRENCES SUR LA FORMATION
DE D. BERNARDO DE NOVO MUNDO**

CONFÉRENCE de D. VEDASTE DE MOKOTO SUR LA FORMATION

La formation dans l'OCSO est un sujet très complexe. Parce que le moine ou la moniale est appelé à se former durant toute sa vie. Dans la *Ratio* de notre Ordre nous parlons des différents aspects de la formation à savoir : le rôle formateur de la *conversatio* cistercienne, la formation initiale, la formation continue, la formation spécialisée, la formation dans l'esprit de la charte de charité. Ce programme de formation est destiné à tous les membres de l'Ordre.

En préparant cette conférence, je venais de lire les documents de travail sur le même sujet, documents demandés par la Commission Centrale de Tilburg 2010 à Mère Lucia Tartara, à Dom David Tomlins de Tarrawarra, à Mère Magdalena Aust de Maria Frieden. J'ai eu aussi l'occasion de jeter un coup d'œil dans certains rapports de Régions, qui ont traité de la même question. Je les ai trouvés très intéressants. Mais en même temps je me suis dit : qu'est-ce que je peux dire de plus ? Cependant, en essayant de dire quelque chose malgré mes limites, vous remarquerez que, outre mon apport personnel, de temps à autre je me suis aussi inspiré des travaux cités ci-dessus. Et cela parce que, malgré certaines différences entre nos Régions nous partageons les mêmes préoccupations dans le domaine de la formation.

Cela étant dit, sans être exhaustif mon exposé sera articulé sur quatre points que voici :

1. La formation des candidats à la vie monastique
2. Le rôle formateur de la communauté
3. La formation monastique à l'épreuve de la culture moderne

4. Quelques suggestions

1. La formation des candidats à la vie monastique

La formation à la vie monastique commence par l'accueil des aspirants et leur encadrement au noviciat. Cette étape est très importante. Elle demande beaucoup de discernement. La communauté qui accueille les jeunes doit discerner leur vocation. Saint Benoît dans son chapitre 58 nous donne quelques critères de discernement d'une vocation authentique. Tout d'abord on met sur le chemin du candidat « un ancien qui soit apte à gagner les âmes et qui veillera sur lui très attentivement. Il examinera avec attention si le novice cherche vraiment Dieu, s'il est attentif à l'Œuvre de Dieu, à l'obéissance et aux humiliations ».

« On lui fera connaître toutes les choses dures et âpres par lesquelles on va à Dieu. » Ainsi la première étape de la formation est une initiation avec l'aide d'un ancien qui est présenté ici comme le maître de novices. Saint Benoît demande au formateur d'être attentif aux motivations des nouveaux venus. Il doit leur transmettre les éléments essentiels de la vie monastique de façon claire. Mais aussi leur parler de toutes les mortifications qu'elle comporte.

En effet, dans nos monastères la formation n'est pas seulement intellectuelle, elle comporte aussi des exercices du don de soi : donner son temps à Dieu pour participer activement aux offices divins, participer aux humbles travaux de la communauté et à la *lectio divina*. Ici le modèle biblique que nous pouvons imiter c'est celui de saint Paul dans Actes 18, 2-3 : il est dit que saint Paul s'était joint à un Juif nommé Aquila avec Priscille, sa femme, ces derniers étaient du même métier que lui. Ils travaillaient ensemble, parce qu'ils étaient de leur état des fabricants de tentes.

Ce passage nous montre que saint Paul, bien qu'il soit un ancien pharisien connaisseur de la Bible et un grand prédicateur de l'évangile, est en même temps quelqu'un qui se bat sérieusement pour gagner son pain en travaillant de ses propres mains.

Cela, saint Benoît nous le rappelle dans son chapitre 48 : « ils seront vraiment moines/moniales, lorsqu'ils vivront du travail de leurs mains, à l'exemple de nos pères et des Apôtres ». (Cf. aussi Cst. n°26).

Une telle attitude du moine est un antidote à la paresse, à l'oisiveté et à la dépendance. Ici le défi qui nous guette au niveau de la formation initiale et continue de tous les membres de la communauté, c'est celui de la tentation de nous complaire dans la loi du moindre effort, parce que nous sommes soutenus financièrement par nos maisons mères ou par des bienfaiteurs. Au contraire, les dons que nous recevons d'eux, fruit de leur travail doivent nous stimuler à notre tour à mettre en application le principe de *Ora et labora*. Les jeunes qui arrivent doivent être formés à cela par le bon exemple des anciens.

2. Le rôle formateur de la communauté

La communauté monastique conçue comme une école de la charité est le lieu privilégié pour nous moines et moniales de notre formation de base. Nous sommes appelés à nous stimuler mutuellement en vue de participer tous à la croissance de notre communauté. L'Abbé Général Dom Eamon a souligné que le but de la formation monastique c'est le témoignage d'une vie fondée sur l'amour. Cela rejoint ce que nous dit Jésus : on reconnaîtra que vous êtes mes disciples si vous vous aimez les uns les autres (cf. Jn 13, 35). C'est pour cette raison que saint Benoît nous exhorte par exemple à la pratique de la vertu du respect mutuel : dans *RB* 4, 70 et 71 il est dit que « les jeunes doivent un grand respect pour les anciens et les anciens doivent avoir de l'affection pour les jeunes ». En fait quand un jeune trouve trop de conflits dans la communauté, il peut facilement se décourager. Tous les membres sont appelés à partager la responsabilité d'assurer la croissance de toute la communauté. Les jeunes aussi doivent coopérer à l'œuvre de leur propre croissance et à celle de toute la communauté.

Un moine qui a toujours des prétextes, des excuses pour se soustraire aux exercices de la communauté, n'édifie pas ses frères cadets. Au contraire tous les moines et moniales, avec leurs différents dons reçus de Dieu, doivent participer à l'édification de leur propre communauté. Cela est bien souligné dans la *Ratio* au n° 12 : « l'aptitude d'une communauté à former de nouveaux membres dépend pour une large part de son unité d'esprit, de sorte que puisse se transmettre aux nouvelles générations une orientation unique ». Cela est vrai aussi dans la tradition africaine. Quand on initie les jeunes garçons à la vie adulte, la méthode utilisée pour leur formation est celle tout d'abord de les former au savoir vivre en société. Et la cohésion de cette société leur permettra de découvrir les différents talents des anciens. Pour leur croissance ils sont appelés à imiter ces derniers. De beaux exemples tirés de la nature les aideront aussi à saisir le sens du bien-fondé de la vie communautaire. Par exemple, l'unité et l'organisation des abeilles et le fruit excellent de leur travail : le miel. Pour prévenir tout danger contre l'harmonie sociale, certaines sanctions puniront le coupable. Par exemple, un ancien qui ose scandaliser le groupe, on le met en quarantaine. Un jeune qui n'arrive pas à entrer dans les jeux d'initiation, on le remet à maman. Quitte à s'amender pour reprendre plus tard son initiation.

Je me suis servi de cette anecdote africaine pour me permettre de parler de quelques défis similaires qui nous guettent dans le domaine de la formation :

- il peut arriver que nous fermions les yeux sur les candidats qui manifestent des signes de déséquilibre psychologique. Par manque de vocations parfois nous sommes tentés de tomber dans le piège du principe de *tout fait nombre*. Nous osons accepter des cas difficiles croyant que nous sommes en train de résoudre le problème de la crise des vocations. Rien à faire, plus tard avec un tel recrutement l'avenir de la communauté est mis en danger.

-L'autre défi par rapport aux relations interpersonnelles est celui de la lutte des classes ou de la course au pouvoir. Par exemple, parce que je suis moine-prêtre, je considère les autres comme étant des moines de second rang : saint Benoît met en garde le prêtre contre le risque du complexe de supériorité. Dans son chapitre 62 il dit : « Si l'abbé demande qu'on lui ordonne un prêtre ou un diacre pour son monastère, qu'il choisisse un de ses moines jugés dignes du sacerdoce. « Celui qui aura été ordonné se gardera de l'élévation et de l'orgueil. »

-Par ailleurs dans nos communautés nous devons faire attention au danger du clientélisme ou du tribalisme. Si le supérieur ou les formateurs créent des classes privilégiées au sein de la communauté pour des intérêts inavoués, la communauté court le risque d'être divisée. Par conséquent le groupe qui se sent lésé manquera de la paix et de la joie de vivre en frères. Il y a alors le risque de détourner les jeunes du but pour lequel ils sont venus au monastère. S'il y a trop de murmures justifiés dans la communauté, elle finira par perdre nécessairement sa vitalité d'être formatrice.

Dans *Vita Consecrata* n° 67 le Pape Jean Paul II nous rappelle la place importante qu'occupe la communauté dans le domaine de la formation : « Puisque la formation doit être aussi communautaire, la communauté est, pour les Instituts de vie religieuse et les Sociétés de vie apostolique, son lieu privilégié. Elle permet l'initiation à l'effort et à la joie de la vie commune. Dans la vie fraternelle, chacun apprend à vivre avec ceux que Dieu a placés à ses côtés, acceptant leurs qualités en même temps que leurs différences et leurs limites. En particulier, il apprend à partager les dons reçus pour l'édification de tous, car "à chacun la manifestation de l'Esprit est donnée en vue du bien commun" (1 Co 12,7). »

-Un autre défi c'est parfois le rapport difficile entre la communauté et le Père Immédiat. Pour harmoniser ce rapport, la communauté doit tenir en considération pour sa croissance, de la nécessité d'un dialogue transparent avec son Père Immédiat. Mais aussi elle doit être capable de la réceptivité et de la mise en application des directives que ce dernier lui donne.

En somme, le nouveau venu doit découvrir dans le monastère un havre de paix, de dialogue et d'entraide. C'est le lieu où les frères/sœurs sont disposés au pardon lors de conflits inévitables dans la vie des humains. La joie partagée lors des fêtes constituera aussi un moyen pour décriper l'atmosphère tendue ou consolider l'unité (cf. *Ratio* n° 13-14). En somme notre formation et celle de nouveaux candidats dépendent beaucoup plus de l'ambiance qui règne dans la communauté.

3. La formation monastique à l'épreuve de la culture moderne

Il fut un temps où en Afrique on parlait beaucoup de l'adaptation ou de l'inculturation du message évangélique, voire même de l'essai de l'inculturation de la vie monastique. A l'époque on voyait derrière le processus de l'inculturation la nécessité d'approfondir notre foi en essayant d'habiller l'Évangile avec certaines valeurs traditionnelles. Maintenant on en parle moins. Au contraire avec le phénomène de la mondialisation beaucoup de gens ont peur de rester en arrière si on refuse d'entrer dans le jeu. Actuellement nous vivons dans un monde pluraliste et multiculturel. Au nom d'une certaine laïcité, une certaine forme de la mondialisation idéologiquement dominante est en train de niveler l'humanité sur le plus petit commun dénominateur. On voudrait que tout le monde soit comme tout le monde et vive comme tout le monde. Avec les moyens de communication modernes nous sommes en face des autoroutes de l'information à l'échelle mondiale. En fait, quelque part ces moyens de communication peuvent nous être utiles, mais il faut s'en servir avec beaucoup de discernement. Tout dépend de ce qu'on y cherche.

Les jeunes que nous recrutons aujourd'hui proviennent de ce milieu fasciné par cette nouvelle culture mondiale, une culture dont l'évolution s'opère à une vitesse vertigineuse. La question que nous pouvons nous poser est celle de savoir quel type de formation nous pouvons donner à ces jeunes, tout en restant fidèles à notre charisme cistercien. Face au rouleau compresseur de la nouvelle éthique mondiale qui tend à séculariser le monde, sommes-nous bien armés pour sauvegarder notre identité cistercienne ?

Par ailleurs, avec l'évolution rapide de nos sociétés on assiste à la multiplication des institutions universitaires, des nouvelles sciences sont mises au point. Jeunes et vieux, tout le monde se rencontre dans les universités pour les combats de la vie. C'est la course aux diplômes qui garantit aux gens un avenir meilleur.

Dans le document préparatoire de ce chapitre il était dit que les formateurs doivent écouter les jeunes en formation. Parfois ils n'hésitent pas à nous dire par exemple : Pourquoi tous les moines/moniales ne peuvent-ils pas profiter de la formation spécialisée dans les universités ? Dans le monastère masculin les jeunes frères se posent la question de savoir pourquoi tous les frères ne doivent pas accéder à la formation pour le sacerdoce ?

Pourquoi ne peut-on pas faire comme dans d'autres Congrégations où l'on envoie tous les jeunes en formation dans les séminaires ou dans les universités ?

Il n'est pas facile de leur donner toujours une réponse qui les satisfasse. Cependant selon la *Ratio* il n'est pas exclu que dans nos monastères l'un ou l'autre moine/moniale puisse suivre une formation spécialisée selon le besoin de la communauté. Et pour les autres qui doivent poursuivre leur formation au sein de la communauté la question comme celle-ci demeure : Comment former les moines/moniales pour favoriser leur épanouissement dans la vie cistercienne et développer en eux les talents qu'ils ont pour le service de la communauté ? Quand de telles questions sont posées de façon honnête dans un esprit de dialogue, elles sont les bienvenues, parce qu'elles peuvent nous interpeller à voir comment améliorer la qualité de notre formation monastique pour tous. Par contre quand elles sont posées dans un esprit de revendication elles cachent derrière elle une certaine crise d'identité.

4. Quelques suggestions :

La formation monastique exige de nous :

- 1) La *conversatio* cistercienne comme élément fondamental de la formation ;
- 2) La nécessité de bien former les formateurs intellectuellement et monastiquement ;
- 3) Ne pas négliger la formation permanente et personnelle dans nos communautés ;
- 4) La formation sur le plan humain : paternité/maternité (expression de notre ancien Abbé Général Dom Bernardo Olivera) ;
- 5) Chaque moine ou moniale doit veiller à sauvegarder l'équilibre de la vie communautaire par la bonne participation à la prière, au travail et à la *lectio divina* ;
- 6) La possibilité des cours par correspondance sur Internet ;
- 7) L'accompagnement spirituel ;
- 8) La fréquentation du sacrement de réconciliation.

En conclusion, la formation intellectuelle et pratique est utile pour les moines et moniales, mais l'exemple de chaque moine/moniale est aussi un outil important de transmission du charisme cistercien. Dans un monde en perpétuelle mutation, nous devons savoir interpréter les signes de temps. Nous devons être à même de transmettre aux jeunes en formation non pas seulement le savoir intellectuel, mais surtout le savoir vivre en moine à la suite du Christ.



CONFÉRENCE DE MERE GIOVANNA DE MATUTUM SUR LA FORMATION

Former à l'unité dans la vérité

Si, au vingtième siècle l'humanité détermine avec certitude la valeur la plus importante dans la parole « liberté », nous pouvons dire que le chemin vers la liberté poursuivi avec passion par les hommes modernes de fait n'a pas créé un monde plus libre, mais plutôt un monde plus injuste et confus parce que la liberté a été identifiée avec la possibilité de faire tout ce qu'on désire. De cette façon le désir de l'homme a été dévié de son but : la vérité, le bien, le beau et la vie éternelle.

Si nous devons identifier le problème de la pensée contemporaine marquée par le relativisme, nous devons dire que cela se situe dans le mot « vérité » ou mieux encore dans le lien entre la vérité et la liberté. Le mensonge du projet éducatif moderne se situe dans le fait de dire « je suis mon propre projet » et la satisfaction du désir devient mon droit : chacun a le droit de poursuivre son propre désir et personne ne peut s'entremettre avec ce dessein s'il ne veut pas être considéré comme un tyran. Il est évident que si la vérité imposée de l'extérieur (autorité, famille, église, société...) entrave mon désir, la vérité est perçue comme oppressive, par conséquent n'est pas adaptée à moi, à ma conscience. De cette façon nous avons laissé les jeunes à la merci de leurs désirs, bien plus, nous les avons encouragés et manipulés au moyen des médias et des modes, en recueillant un fruit de mort dans les paradis artificiels des drogues, du sexe, de l'alcool et du plaisir. La disparition de l'autorité est l'abolition du principe de croissance, de la transmission d'une expérience, de la possibilité de recevoir un héritage et de se mesurer avec lui pour édifier à chaque fois le bien que nous voulons transmettre.

L'élimination du « père » et par là du rapport entre liberté et vérité est le grand défi qu'il nous faut affronter si nous voulons éduquer nos jeunes. L'absence du père est le grand vide que nous découvrons derrière leur choix de ne pas se fier et leur « gentil » refus de suivre. Ils ont peur d'être encore trompés et de subir une autre violence.

Nous nous trouvons d'autre part devant des phénomènes comme celui des Journées Mondiales de la Jeunesse auxquelles participent des centaines de milliers de jeunes et nous en concluons que l'Eglise peut être encore leur maison. Peut-être devrions-nous nous préoccuper davantage de les écouter et de comprendre pourquoi ce genre de rencontres les attire.

Une adolescente de Moscou par exemple donne ce témoignage: « Pourquoi je tiens tant à aller à Madrid ? La réponse est simple : dans l'Eglise j'ai rencontré quelque chose de beau, et ma vie a été complètement changée. Je vais donc pour demander que cette rencontre demeure toujours. Cependant ce chemin est impossible à parcourir seul, nous avons besoin de points fermes. » Pour Tim, un garçon australien de Sandhurst, ce point ferme est la parole de son évêque Joe Grech. Depuis la mort subite de celui-ci, Tim a décidé de continuer son œuvre avec les jeunes et de se dévouer à les préparer et à les conduire aux JMJ de Madrid, mais aussi à les accompagner en pèlerinage à Avila et à Ségovie simplement parce que son évêque avait une dévotion pour sainte Thérèse et saint Jean de la Croix.

Du fond de leur cœur, ou de leur conscience, des jeunes désirent un accomplissement : c'est-à-dire un projet qui accomplisse le désir, et l'accomplisse pour toujours, une proposition vraie qui puisse changer la vie, qui leur fasse expérimenter quelque chose de beau, qui fasse espérer. Quelque chose de vrai qui donne sens. Ils l'attendent de nous, adultes, même s'ils ne savent pas l'exprimer ou ne sont pas capables de se confier : ils désirent rencontrer des personnes vraies, dignes de foi, quelqu'un qui leur dise la vérité.

La vérité rend libre, non la satisfaction du désir.

Le charisme cistercien est si profondément enraciné dans la vérité que saint Bernard a résumé les douze degrés de l'humilité en quatre degrés de vérité. Dans la spiritualité cistercienne, la restauration de la ressemblance divine prend la forme d'un voyage de la misère de la connaissance de soi (se connaître soi-même dans la vérité à travers l'humiliation) à une acceptation renouvelée de soi-même, vécue sacramentellement dans les mains de la Miséricorde (par laquelle sa propre misère est acceptée et aimée), au partage de la misère dans la communauté de ceux qui sont dans les mains de la même Miséricorde (par laquelle la misère des autres est acceptée et aimée), à la contemplation de la Miséricorde elle-même. Cette expérience est aussi décrite comme une conversion continue de ce qui est propre à ce qui est commun, c'est-à-dire de l'orgueil à la miséricorde que tous nous recevons, vécue dans une communauté stable dédiée à la contemplation de Dieu.

Comment transmettre désormais ce charisme aux nouvelles générations qui ne connaissent même plus peut-être les termes que nous utilisons pour le décrire ?

On peut seulement le transmettre si nous le proposons comme une expérience qui a donné consistance et joie à nos vies soit personnellement soit communautairement ; ce n'est pas une question de compétences ou de stratégies particulières, mais le fait d'entrer dans l'action créatrice et créatrice de l'Esprit Saint. C'est une question de fidélité à laquelle nous sommes appelés avant tout en tant qu'hommes, à notre destin originel de médiation sacerdotale entre Dieu et la création; de fils dans le Fils par qui tout l'univers reçoit une voix pour louer Dieu.

Affirmer la vie monastique et le charisme cistercien comme ordonnés essentiellement à faire briller la vocation essentielle de l'homme est le défi que le monde contemporain, qui semble en avoir complètement perdu la conscience, nous lance.

C'est pourquoi la question anthropologique est plus essentielle que jamais. La formation présuppose toujours une conception de l'homme, une philosophie, et de cette vision, elle tire la méthode, c'est-à-dire le moyen, la façon de la réaliser (voir le document de travail de Mère Lucia de Nasí Paní).

Nos Constitutions expriment de manière synthétique la conception anthropologique cistercienne en déclarant que le but de la formation cistercienne est la restauration de la ressemblance divine dans la personne qui entre au monastère pour chercher le Seigneur. Il est évident que cette restauration, et la Constitution le précise aussitôt, est le projet de la foi et peut être menée à son terme seulement dans le milieu de la foi avec l'aide de l'Esprit Saint. Cette « forme » que nous voulons restaurer en celui qui vient au monastère suppose une vision de l'homme en relation avec son Créateur, défini depuis le dessein de salut qui se réalise dans le Christ, en le reconduisant au Père de qui il s'était éloigné.

De cette conception anthropologique fondée sur la révélation découle la méthode, le chemin. Pour nous la méthode, le chemin, c'est donner la priorité à la vie sacramentelle liturgique, dont la structure est dès maintenant une image de ce que nous serons à la fin un jour dans le ciel, un peuple sacerdotal. En ce chemin, qui est le plan de Dieu pour nous, nous retrouvons notre vraie dignité, c'est-à-dire le fait d'exister « à la louange et à la gloire » du Père et non pour le pouvoir, la réussite, le plaisir et l'apparence. En restant au cœur de cette vocation fondamentale, nous savons finalement qui nous sommes : fils dans le Fils à la louange de la gloire du Père et avec cette dignité nous vivons tous les gestes de la *conversatio* monastique en les orientant à la gloire de Dieu.

Cette vision liturgique sacramentelle, c'est-à-dire cette claire orientation vers le Christ, devient transparente dans la façon qu'a la communauté de vivre la *conversatio* monastique. Le chemin de la liturgie est aussi le chemin de la Parole de Dieu, de la *lectio* orientée vers le Mystère, du travail pour vivre et être libres des conditionnements extérieurs, de la tradition, de l'amour de la beauté du lieu et du don de soi à la communauté. Dans cette vision, tous les gestes, du plus humble au plus important de notre vie, vont ensemble et acquièrent signification, c'est le chemin vers l'unité. Par ce chemin nous nous retrouvons tous à la fin dans la maison du Père, tous fils prodigues, pardonnés et invités à la célébration de la miséricorde. Ce chemin offert par la tradition de l'Eglise et les Pères Cisterciens qui en firent le centre de leur spiritualité contemplative, est la voie royale qui nous conduit à la charité et à l'unité.

Dom Timothy, dans notre Carte de Visite de juillet dernier, écrivait que le Père Chrysogonus de Gethsemani répétait fréquemment que la louange de Dieu était aussi importante pour les premiers cisterciens que la charité et qu'on ne pouvait pas les séparer. Ce chemin doit être continuellement choisi de nouveau et doit devenir le projet commun de la communauté, la vision commune, la vision par laquelle tout est orienté vers la célébration de la gloire de Dieu, par laquelle toutes les observances sont continuellement renvoyées à cette fin. Dans les dialogues alors on se rapporte simplement à l'essentiel de la vocation, avec patience et amitié et cette exhortation réciproque continue vers le destin commun, crée une communion forte et durable.

En ce sens il me semble que cette vision dépasse l'apparente dichotomie contenue dans l'affirmation : « Nous sommes passés d'une communauté d'observances à une communauté de communion. » Il serait préférable désormais de dire, nous sommes des communautés de communion au moyen des observances ou encore : nous vivons les observances dans un esprit de communion. La spiritualité de communion consiste, comme le disait le Bienheureux Jean-Paul II, à rester au cœur du mystère trinitaire qui habite en nous et à voir sa lumière briller sur le visage de chaque frère ou sœur qui est près de nous, de considérer nos frères et sœurs dans la foi comme une part du Corps Mystique et donc comme une part de moi-même, à qui je peux offrir une amitié sincère. Offrir une amitié sincère, continue le Bienheureux Jean-Paul II, signifie affirmer ce qui est positif et donner place à l'autre, en un mot vivre la miséricorde.

Cette vision permet en outre de dépasser la dichotomie entre *lectio divina* et liturgie et de retrouver l'unité que nos Pères Cisterciens ont expérimentée entre parole ruminée et parole célébrée. L'avenir naît de convictions communes et d'expériences communes, capables de donner forme à l'existence, à partir d'une vision commune fondée sur la tradition et réincarnée dans le présent, pour devenir expérience pour les autres. Une liturgie vécue personnellement et communautairement attire les jeunes. Beaucoup de nos jeunes nous viennent parce qu'ils sont frappés par la liturgie, par sa beauté, par l'expérience de la gloire de Dieu qui les a poussés à chercher davantage, à s'interroger sur leur avenir.

Cette vision commune sur le but de l'observance monastique n'est cependant pas automatiquement transmise. Cela implique un travail constant de réflexion et de choix d'une fidélité au Christ qui soit continuellement renouvelée et soutenue. De cette façon seulement la vision devient expérience ; elle devient expérience en la comparant avec la tradition de la communauté et de son autorité, avec la tradition patristique et cistercienne, avec le magistère de l'Eglise. Cette vérification doit être faite au moyen de dialogues honnêtes et du partage de pensée et de responsabilité afin de pouvoir se soutenir réciproquement dans le vécu commun du mystère du corps mystique du Christ. L'unité objective de la communauté est la base de l'éducation à la vérité dans la liberté parce que cette unité est toujours une célébration de la miséricorde qui nous constitue et qui nous tient ensemble. Eduquer à la vérité signifie introduire dans une vie de miséricorde.

Si le chemin de la connaissance de soi entrepris dans les premières années de formation est clairement un chemin de foi où l'on rencontre la miséricorde de Dieu qui nous sauve de notre misère et nous jette une lumière nouvelle sur notre pauvreté existentielle et sur la puissance et la beauté de la grâce ; si ce chemin est le retour à la dépendance de la créature et est vécu dans l'accueil bienveillant d'une communauté qui me reçoit comme fils et dans une ouverture à une mère ou à un père spirituel qui est signe du pardon du Père Céleste, guide pour l'intériorisation de la *conversatio* et intermédiaire pour les relations d'amitié avec toute la communauté, alors la personne retrouve le chemin de la vérité et peut s'exprimer librement en toute soumission et responsabilité. Seul le fils est libre, nous avertit Jésus, et saint Bernard le sait bien quand il dit que pour aimer gratuitement on doit être fils, et non esclaves ou mercenaires. Le fils est libre parce qu'il appartient à et reconnaît un centre hors de soi. Ce centre hors de soi devient principe de discernement par lequel on peut juger et décider, on peut guérir l'ambivalence de notre volonté et la plier avec décision au bien commun. Ainsi l'expérience de la miséricorde devient source de pensée, de capacité de se poser chaque jour les questions essentielles (« *Ad quid venisti, Bernarde ?* ») soit personnellement soit communautairement et crée donc des personnes responsables de leurs propres choix et capables de se donner.

Par conséquent pour enseigner la miséricorde il faut d'abord leur apprendre à discerner, c'est-à-dire à porter le jugement juste sur la réalité et sur les personnes. Les jeunes ne savent plus penser parce que leur éducation est surtout technique et ils sont habitués à s'arrêter à l'apparence. Seul celui qui apprend à discerner peut faire des choix responsables. Souvent les jeunes, même ceux qui semblent être très indépendants, ne sont pas libres mais conditionnés par des peurs et par ce que les autres disent d'eux. Le rapport avec une personne d'autorité qui encourage l'ouverture du cœur et pose les questions essentielles, ainsi que le dialogue dès le noviciat, éduquent au vrai discernement.

Quand ensuite une personne sait se donner les raisons, elle peut cheminer par elle-même et devenir à son tour source d'autorité pour les autres. Elle sait aller à contre courant (conversion), et embrasse l'obéissance non de manière passive, mais pour édifier.

De plus elle n'a plus peur d'accueillir des personnes pauvres et fragiles. Je suis toujours frappée par la variété des personnes que saint Bernard accueillait dans son monastère avec la conviction que la maison de Dieu est le lieu de la paix pour tous, même pour les criminels... Je pense que cet accueil est l'apport que nous pouvons offrir en opposition à la violence du monde. Une communauté qui assume ses membres les plus faibles est une communauté où la formation (qui devient école de charité) a vraiment été intériorisée. Le pardon réciproque et la patiente acceptation de tous n'est-il pas l'anticipation de la vie éternelle vers laquelle ensemble nous courons ?



CONFÉRENCE DE D. PATRICK DE SEPT-FONS SUR LA FORMATION

Il ne faut pas s'attendre à trouver dans cet exposé des nouveautés par rapport à ce que j'ai eu l'occasion de dire par écrit ou oralement il y a 5 ou 10 ans, tant il est vrai que, dans le domaine de la formation, mes convictions profondes n'ont fait que s'affermir ou se vérifier. Tout au plus trouvera-t-on ici, par conséquent, des précisions ou des nuances d'accent par rapport au passé. Le caractère en apparence impersonnel de ces réflexions ne trompera personne : elles sont toutes nées d'une pratique déjà longue et d'expériences effectivement faites mais elles n'ont évidemment aucune prétention d'exhaustivité. (l'impératif : on doit, il faut, etc. est une facilité de style et doit s'entendre au sens optatif).

Une suffisante **clarté sur la vision et les principes à transmettre** est à la base d'une formation véritable. Une communauté doit savoir ce qu'elle est et ce qu'elle veut pour être vraiment formatrice. Cette clarté doit s'exprimer d'abord dans une pratique, en veillant à ce que les frères ne se dévouent pas seulement pour que *les autres* soient des contemplatifs ! Mais il est également important que tous adhèrent sincèrement à ce qu'expriment nos textes fondateurs et leurs actualisations pour notre temps, tels que l'Eglise nous les donne. Le sens des priorités est indispensable, leur ordre doit être vérifié et rappelé régulièrement. Dans ces conditions se développera chez les frères une capacité de jugement qui distingue les personnes de leurs points de vue, les données objectives des sentiments, et qui peut trier le vrai du faux sans blesser quiconque. La communauté se trouve ainsi rendue à la fois libre et dynamique. Dynamique, car dégagée des faux questionnements qui empêchent la communion et la transmission ; libre, car ses forces sont intactes pour affronter les questionnements d'aujourd'hui. Ceux qui entrent peuvent alors y trouver l'appui nécessaire pour porter leurs faiblesses et l'élan pour vivre une expérience constructive.

Il me paraît nécessaire d'insister sur le fait qu'il faut, pour assurer une formation de qualité, pouvoir compter sur une **équipe de formateurs**. Bien entendu, (comme le disent nos Constitutions et la *Ratio institutionis*), il importe que l'abbé et le maître des novices, non seulement travaillent ensemble, mais surtout travaillent dans le même sens, je veux dire qu'ils soient au clair sur la finalité de la formation, au plan « théorique » (accord objectif sur ce que disent nos documents fondamentaux) mais aussi au plan « pratique » : sur la manière de donner vie *hic et nunc* à ces orientations fondamentales. En effet, dans le domaine de la formation, les actes comptent autant (et parfois plus) que les paroles, c'est au jour le jour que les jeunes frères reçoivent dans un même mouvement et le but à poursuivre et les moyens concrets pour y parvenir. S'il n'y a pas d'harmonie sur ces points entre les formateurs, le travail sera stérile et même contreproductif. Mais cette unité de pensée et d'action doit s'étendre à tous ceux qui participent à la formation : enseignants, sous-maîtres, responsables du travail..., afin de créer un cadre où les frères pourront croître de façon cohérente. Il ne s'agit pas ici d'une sorte d'uniformité externe qui empêche les personnalités de s'exprimer ou de se développer mais d'une conscience commune qui donne au contraire une grande liberté d'expression aux formateurs comme à ceux qui sont formés car, alors, les risques d'individualisme ou de division sont considérablement diminués. Ceci demande, de la part des formateurs, une réelle capacité d'adaptation, une souplesse qu'il ne faut certes pas confondre avec de la faiblesse mais qui est la condition de relations équilibrées et constructives. On doit attendre évidemment des formateurs qu'ils soient capables de réfléchir ensemble pour évaluer lucidement leur travail.

Pour être efficace, la **formation** doit être **globale**, c'est-à-dire embrasser tous les aspects de la vie dans une perspective unifiante :

- la formation spirituelle est certainement la réalité la plus délicate à aborder et c'est principalement dans le contact avec un « ancien » qu'elle peut se faire utilement car l'expérience spirituelle - j'entends par là : les moyens concrets de chercher Dieu et de durer dans cette recherche - se transmet surtout de manière vivante et personnelle. Il faut éviter de croire qu'ayant donné des principes théoriques de vie spirituelle, on a assez fait et qu'il suffit de laisser ensuite chacun faire son chemin seul. Le découragement vient vite et l'expérience montre que les frères ont besoin d'être relancés régulièrement. De plus, on doit veiller à ne pas laisser s'introduire des pratiques plus ou moins marginales sous prétexte de ferveur. Dans ce domaine, prévenir est plus sûr, et reprendre est souvent difficile voire impossible quand certains comportements se sont installés.

- la formation intellectuelle demande à être intégrée de façon étroite au reste de la formation pour éviter d'en faire un domaine à part, déconnecté de la vie réelle. L'harmonie n'est pas facile à mettre en œuvre mais, faute d'y tendre, on risque d'avoir de prétendus « intellectuels » qui se servent

de leur « science » pour échapper en particulier à la vie commune, de ceux qui sont toujours prêts à faire mille kilomètres pour parler de la clôture ! La qualité de la formation intellectuelle permet de faire face aux questionnements sans en être déstabilisé ou troublé outre mesure, elle évite aussi de se laisser impressionner par les modes qui passent en distinguant justement l'accessoire de l'essentiel.

- la formation humaine est aujourd'hui plus nécessaire et sans doute plus délicate qu'autrefois. Les jeunes frères sont plus marqués par le cadre (ou plutôt l'absence de cadre) de leur vie hors du monastère, les personnalités sont peu structurées, souvent à cause d'une vie familiale chaotique. On demande donc à la communauté des choses pour lesquelles elle n'est pas préparée et qui peuvent dépasser ses capacités. Le discernement est parfois long, on est tenté soit de renoncer à recevoir des personnes de ce type (mais alors qui entrera ?) ou de se muer en médecin. La voie moyenne est parfois lourde à assumer mais elle est la seule possible.

- la formation professionnelle ne doit jamais être négligée car c'est au travail que se vérifient beaucoup d'éléments constitutifs de la vie des frères : attention aux autres, patience, sens de la responsabilité ; on y voit dans quelle mesure l'amour fraternel est un discours ou une réalité. En donnant aux frères les moyens d'acquérir une vraie compétence technique dans un domaine ou un autre, on aide notablement la naissance d'un solide équilibre général de la personnalité.

La **vie d'aujourd'hui** nous pose des questions qui ne sont pas faciles à identifier, et auxquelles il n'est pas évident de répondre. Il faut préalablement éviter de se « tromper de guerre » et comprendre que les questions d'aujourd'hui (et par conséquent la manière d'y répondre) ne sont pas celles d'il y a vingt ou quarante ans. On doit se garder d'entraîner les jeunes frères dans des combats d'arrière-garde dont ils n'ont rien à faire et qui ne sont pas les leurs. Une analyse de la situation demande pas mal de soin et de nuances mais elle est indispensable pour pouvoir faire face aux questions qui nous seront posées.

Je relèverai ici, à titre d'exemple, trois points :

- la fragilité des jeunes d'aujourd'hui. En manière de paradoxe je dirai d'abord qu'elle est peut-être moins importante qu'on ne le dit. Face à des situations auxquelles nos générations n'ont pas été confrontées, je trouve qu'ils ne réagissent pas si mal. On les dit immatures, mais ils sont aussi mieux informés, plus ouverts aux réalités différentes et plus lucides sur les faiblesses de leur temps qu'on ne l'a été avant eux. Il reste cependant vrai que les conditions (en particulier familiales) auxquelles un certain nombre sont confrontés se heurtent de front avec quelques-unes des exigences majeures de notre forme de vie : rôle du père [Il n'est cependant pas certain qu'il soit plus difficile d'aborder la vie « sans père » (cas des générations actuelles) que « contre le père » (cas des générations précédentes) !], équilibre des sentiments, place de la sexualité, gestion des conflits, etc. Nous devons être conscients de ces obstacles, sans les majorer. Nous ne devons pas jouer les pères de substitution et encore moins nous situer comme des camarades ; on doit bien mesurer jusqu'à quel point il est possible d'accepter leurs limites, être capables de gérer une certaine gradualité dans l'évolution des attitudes, et ne pas nous laisser impressionner au point d'en rabattre sur les vraies exigences de notre forme de vie ; des jeunes, même blessés, n'ont rien à faire d'une vie au rabais qui, au lieu de les aider à avancer, les maintiendrait dans leurs faiblesses.

- l'usage des médias d'aujourd'hui nous oblige à une sérieuse réflexion et à des choix assez délicats. La formation y est très directement intéressée. L'aspect immédiatement accessible de l'univers virtuel va directement à l'encontre de notre manière de vivre qui suppose un usage patient du temps et un sens du réel, rempart contre les illusions. Pourtant, ce n'est pas d'abord par crainte des dangers dans l'usage de ces moyens que nous devons réagir, mais par choix positif de valeurs fragiles qui supposent une distance à l'égard de ce qui les concurrence et pourrait les dissoudre. Il faut mesurer ce qu'on gagne et ce qu'on perd dans l'utilisation de ces médias et en tirer les conclusions pratiques qui s'imposent. Certaines sont évidentes, d'autres plus nuancées, mais on ne peut échapper au questionnement sans risque majeur. Il faut également noter que, bien souvent, les jeunes arrivants ne s'étonnent pas de notre réserve à cet égard, c'est plutôt le contraire qui les surprendrait, car ils n'ont pas, à ce sujet, un certain nombre d'illusions qui sont propres aux générations plus anciennes.

- les différences de génération, d'origine, de culture, demandent une attention particulière aujourd'hui où les brassages de personnes sont plus nombreux et plus fréquents qu'autrefois. Ils sont une chance dans une société qui a tendance à durcir les différences et les oppositions.

Il faut évidemment faire des distinctions :

- la différence des générations est un fait biologique dont les résonances dans la vie commune sont nombreuses. Vivre une certaine « symphonie » des générations n'est pas évident et demande une réflexion propre à chaque type de génération : les anciens pour accepter leur état, les plus jeunes pour

relativiser le leur. L'harmonie n'est pas donnée d'avance et doit se chercher ; il faut se méfier (ici comme ailleurs) des slogans faciles : les anciens sont incapables d'évoluer ou les jeunes ont tant à nous apprendre, etc. Le vrai défi me paraît être celui de la transmission, j'y reviendrai plus bas.

-la différence d'origine ou de culture ne me semble pas devoir être majorée artificiellement comme un obstacle infranchissable. D'où qu'ils viennent, les frères sont d'abord des hommes qui ont plus de choses en commun que d'éléments qui les séparent. Il est nécessaire de passer d'une perception sentimentale, ou en tout cas principalement sensible, de l'autre à une réflexion capable de distance pour analyser les comportements (et d'abord les siens !) ; on peut ainsi relativiser bien des différences et tabler sur un fond commun solide et large. Les différences, mieux mises à leur place, sont alors aussi mieux respectées et mieux intégrées dans un ensemble qui s'en enrichit. C'est un cheminement décisif dans la formation.

Un processus lucide de formation doit nécessairement intégrer la notion d'**échec** et tenter de le faire aussi positivement que possible. Quels que soient nos efforts et notre bonne volonté, nous nous heurterons de toute façon à des échecs : erreurs de jugement et de discernement, limites trop profondes pour être dépassées, usure du temps, failles imprévisibles, résistances trop fortes à l'œuvre de Dieu. Il ne faut ni s'en étonner ni s'en décourager ou, pire encore, se résigner. Nous sommes les serviteurs d'un dessein qui n'est pas le nôtre et nous n'avons jamais toutes les cartes en main. La liberté humaine est, pour nous aussi, un mystère et le combat des ténèbres et de la lumière, une réalité parfois palpable. Enfin le temps, notre maître à tous, est ici un facteur déterminant : il révèle impitoyablement notre aptitude à construire du solide sur du solide ou à bricoler du provisoire qui s'écroulera au premier vent. Discerner la capacité à la persévérance est délicat et jamais assuré, pourtant, sans ce travail, on bâtit sur le sable. C'est pourquoi le travail de formateur demande une bonne dose d'humilité, d'humour, de patience et d'optimisme. Toujours recommencer (car toute formation impose la répétition) « sans se laisser ni reculer » (R.B.VII, 4^e degré) doit être la loi du formateur. L'échec le met en face de ses propres limites (en évitant autant que possible la culpabilité) et l'invite à revoir sa manière de faire pour mieux agir dans l'avenir. Ainsi le formateur est-il formé par son travail de formation !

Pour terminer, je voudrais souligner que la formation dépend beaucoup de notre relation à **la mémoire** et à **sa transmission**. Notre époque entretient avec son passé une relation ambiguë : on l'adule ou on le méprise mais on est rarement lucide à son sujet. Précisément, sans doute, parce qu'il est vu d'abord comme « passé » et non comme un élément de transmission d'une mémoire. La rupture de mémoire, pour une personne comme pour un groupe, est quelque chose de dramatique qui conduit à une désorientation complète, à l'angoisse et au désespoir. Analogiquement, le groupe qui est atteint de la même maladie peine à trouver ses repères, à faire des comparaisons, à se reconnaître héritier plus que créateur ou plus exactement créateur parce qu'héritier. Un des manques les plus marquants des jeunes frères qui se présentent est précisément celui-là : ils ne savent pas ce qu'ils sont parce qu'ils ne savent pas d'où ils viennent (les manipulations d'aujourd'hui donnent un caractère physique au problème qui fait trembler). Il est donc de première importance qu'ils rencontrent des personnes qui sont (à peu près) au clair sur ces questions et des communautés qui vivent une relation équilibrée avec leur mémoire. Si c'est le cas, il se produira sans doute une sorte d'osmose par laquelle le jeune frère s'appropriera la mémoire commune et deviendra à son tour « passeur de mémoire » en l'enrichissant par sa propre expérience. Si ce n'est pas le cas, nous fabriquerons des nostalgiques ou des désorientés. C'est là un des enjeux majeurs d'aujourd'hui me semble-t-il ; en cherchant notre manière propre d'y faire face, nous sommes au cœur de l'Eglise qui vit de la même dynamique.



CONFÉRENCE DE DOM BERNARDO DE NOVO MUNDO SUR LA FORMATION

- 1) Comme je réfléchissais à ce thème de partage sur la « transmission de la vie », le texte de saint Paul est venu à mon esprit : « je vous ai transmis ce que j'ai moi-même reçu » (1 Co 11, 23)
- 2) En fait, ceci correspond à l'effort que j'ai fait ces quinze dernières années comme supérieur : transmettre ce que j'ai moi-même reçu.
- 3) Transmettre, – non pas améliorer – car ce fut en réalité tellement riche, surtout lors des années de formation.
- 4) Laissez-moi vous rappeler ce que j'ai reçu lors de ma formation et ce que, par conséquent, j'ai découvert par expérience de ce qu'un monastère est capable de transmettre, et que je crois devoir être cette transmission.
- 5) Tout d'abord, le monastère (Spencer) est l'endroit où j'ai reçu le Christ. Tous savent que je suis un converti venant du judaïsme, mais aujourd'hui je pense que c'est l'absolu que le monastère possède et qu'il transmet, et non pas seulement aux convertis : « les richesses insondables du Christ » ; le connaître comme « le Fils vivant du Dieu vivant ». C'est ce que le monastère m'a fait comprendre dès que j'ai franchi la porte de l'hôtellerie : « le Christ est Dieu ».
- 6) Le monastère lui-même m'a fait découvrir le Royaume de Dieu sur terre. Il s'est révélé comme un lieu de beauté, de sainteté, de combat pour la fidélité, et un environnement d'amour humain. Et il tient toujours cette même place dans mes rêves jusqu'à ce jour.
- 7) Lors de la formation monastique, on a exigé de moi : tout. Ce fut l'expérience centrale du noviciat. Plusieurs fois, alors que je priais les psaumes, ce verset « je suis à bout de forces » (Ps 68,21) était la pure vérité, et pourtant on me disait de continuer.
- 8) Dans un entretien avec l'abbé, celui-ci m'a posé cette question : « quel est le plus grand sacrifice que le Seigneur pourrait te demander ? ». Après lui avoir répondu, il m'a dit : « quand nous aurons terminé notre entretien, va devant le Saint-Sacrement et offre cela à Dieu ».
- 9) Je n'ai pas vécu cela comme étant inhumain, mais plutôt comme un immense honneur. Il me demandait d'être un homme et un chrétien.
- 10) En même temps, je me rendais compte par des attentions discrètes, par des paroles, des gestes, des silences des moines que là où je n'arrivais pas à me tenir debout par moi-même, j'étais porté par la communauté.
- 11) Grâce à la direction spirituelle, j'ai été amené à comprendre que rien d'autre n'est plus important que d'entendre et de faire la Volonté du Père... Peu importe le temps nécessaire pour trouver quelle est sa Volonté. J'ai appris que l'on doit attendre une révélation et que Dieu révèle sa Volonté à celui qui sait attendre dans la foi et un grand désir.
- 12) Une grande surprise fut l'ambiance de confiance théologique que j'ai trouvée en communauté, le mystère et la certitude de la foi. Parlant avec mon père maître, je lui disais que en conscience, je devais quitter le monastère parce que je doutais de certaines formulations de la doctrine mariale entendues lors d'un cours du noviciat, il m'a répondu : « doute autant que tu le peux ». Ce que j'ai fait, pour découvrir ainsi que, de façon paradoxale, ce chemin m'a conduit à la paix et à la foi.
- 13) A un autre moment, alors que j'avais l'impression que tout mon univers théologique s'effondrait, un vieux moine m'a dit : « tu es théologien, n'est-ce pas ? eh bien, tous les cinq ans, tout va s'effondrer, et Dieu reconstruira ».
- 14) La vie au noviciat m'a convaincu que ma vocation n'était pas un fardeau. Un jour, lors de la *lectio*, une petite ritournelle se mit en place : « être appelé, c'est être sauvé. »
On reste au monastère parce que la vie monastique est notre salut (*salus*) dans cette vie et en préparation à la vie à venir.
- 15) Mais surtout, j'ai fait l'expérience d'être l'objet de la prière, de l'amour, de sacrifices offerts par des frères pour moi... et pourtant laissé entièrement à la Volonté de Dieu. Ce fut quelque chose de très spécial d'être entouré par la chasteté paternelle et fraternelle (la chasteté, la forme monastique de la charité).
- 16) Ma conclusion : « Je ne suis pas meilleur que mes pères. » Je le dis avec beaucoup de gratitude et de joie, et non de façon résignée et amère. « Le disciple n'est pas au-dessus de son maître [...]. Le disciple doit se contenter d'être comme son maître. »
- 17) C'est mon souhait, le souhait pour lequel j'ai tout donné, autant que j'en suis capable : qu'au travers de la communauté de Novo Mundo et de moi-même comme son abbé, quelqu'un ait reçu de vivre la vie de Dieu, de l'Eglise, de l'Ordre, de la communauté, de ma vie et de la sienne propre, et par-dessus tout, celle de Dieu et la sienne.



CONFÉRENCE DE M. CECILIA DE TENSHIEN SUR LA FORMATION

Au Japon, il y a ce dicton : « les enfants sont éduqués en voyant le dos de leurs parents ». Je crois que d'autres pays d'Asie partagent une telle manière de voir les choses. Ce proverbe signifie que « former une personne ne se fait pas conformément à une théorie, mais conformément à un modèle. Une personne regarde le modèle, l'étudie, l'accepte, et en l'imitant, il vient à la vie et se développe ». Cela correspond à l'expression d'un certain nombre de valeurs. J'utiliserai ces vues traditionnelles sur l'éducation en Asie comme base pour vous partager ma propre expérience personnelle de « transmission de la vie ».

Je suppose que vous vous souvenez tous que le 11 mars dernier à 14^h46, un gigantesque séisme d'une magnitude d'au moins 9.0 a frappé l'est du Japon, c'est-à-dire une zone qui inclut Hokkaido, laquelle représente la moitié de la partie Est du Japon. A la suite de ce tremblement de terre, un énorme tsunami, avec des vagues de quinze mètres de haut a déferlé sur la côte. Le tsunami a atteint la centrale nucléaire de Fukushima, située dans cette zone, et en un instant, les bâtiments et les équipements en ont été détruits, plaçant non seulement le Japon, mais aussi le reste du monde en situation d'alerte nucléaire. Comme le Japon est un pays coutumier des tremblements de terre, des précautions raisonnables sont en place, mais cette fois, l'intensité du tremblement de terre et la taille des vagues du tsunami ont largement dépassé tous les calculs. En un instant, le tsunami a détruit des villes côtières, excédant les maxima des prévisions qui consistaient en des vagues de dix mètres et un mur d'eau de deux mille mètres. A ce moment nous avons ressenti, par trois fois, au monastère, les secousses d'un gros tremblement de terre. J'ai allumé un poste-radio d'urgence et j'ai entendu la diffusion de l'alerte au tremblement de terre. La radio annonçait en boucle « un gros séisme a frappé ; d'ici dix minutes, il y aura un tsunami géant ; fuyez vers les hauteurs aussi vite que possible ». Vous savez tous ce qui s'est passé juste après. Ma conférence sur le thème de « protéger et transmettre la vie » sera un modeste partage sur ce que j'ai ressenti et ce que j'ai appris pendant ces moments où le Japon a désespérément cherché à « protéger la vie et à la transmettre ».

A vrai dire, la première fois que j'ai entendu quel était le thème de ce Chapitre Général, ma question a été simplement : quelle est donc cette vie que nous transmettons ? Aujourd'hui, je répondrais de cette façon : la vie que nous transmettons est « la vie du Christ ». Par-delà nos limites, notre faiblesse, notre misère, la pure grâce de Dieu demeure en nous, c'est-à-dire la vie immortelle et impérissable des enfants de Dieu. C'est la vie de Dieu qui demeure dans le corps de glaise de la personne humaine faite à l'image de Dieu, et telle est la vie que nous protégeons, faisons croître et transmettons.

Protéger la vie. Les quatre points suivants constituent d'après mon expérience, les conditions pour « protéger la vie » : 1) Enseigner, instruire, ordonner ; 2) écouter, recevoir, suivre et agir ; le point est 3) Le fait de joindre ensemble les deux conditions précédentes, si bien qu'il y ait au bout du compte 4) une « confiance » mutuelle. La confiance est un élément important, parce que s'il y a défiance, doute, hésitation, ou rejet entre les deux parties, « le lien de l'amour » sera éteint. Et cela signifie la possibilité de la mort. Dans le cas du tsunami, il a frappé le rivage seulement quelques minutes après l'alerte d'évacuation. Et il a déferlé non pas une seule fois, mais à plusieurs reprises. Des ordres immédiats et une prompt obéissance étaient les conditions de la survie. En cas de catastrophe au Japon, quand se produit un tremblement de terre, il y a une couverture radio et télévision vingt-quatre heures sur vingt-quatre de façon à diffuser les informations nécessaires. Par exemple : où et selon quelle intensité les répliques ont-elles eu lieu ? Y a-t-il un risque de tsunami ou non ? Si oui, après combien de minutes devrait-il survenir ? Quelle sera la hauteur des vagues ? Que devons-nous faire maintenant ? Que devons-nous éviter de faire ? Quelles mesures devons-nous prendre ? etc. Cela fait l'objet d'une diffusion continue. La survie de ceux qui écoutent cette information dépend du fait qu'ils suivront ou non ces instructions. Par ailleurs, on exige de ceux qui fournissent l'information, que leurs informations soient précises et exactes, et qu'ils donnent des instructions sur les mesures à prendre. Il va sans dire que beaucoup de connaissances préalables, d'expérience, de matériel adapté, ainsi que d'exactitude dans le jugement sont requis en vue de la diffusion de ces informations.

Faire croître la vie. Voici un souvenir personnel : je me souviens d'une conversation que j'ai eue avec mon père lorsque j'étais jeune. C'était une discussion au sujet de l'idéogramme correspondant à « parent » en japonais. « Ainsi Dede (Dede est mon surnom), ma fille, le signe japonais pour parent est constitué de trois parties, « arbre », « se tenir » et « voir ». Donc un parent japonais doit se tenir sur un arbre et regarder ses enfants par en-haut, il doit leur apprendre le droit chemin où marcher, et leur montrer ce qui doit être fait. Et s'il y a un danger, il doit sauter et descendre pour te sauver. »

La vie se développe dans le terreau de l'amour. La vie, je crois, c'est quand quelqu'un vous regarde avec amour, savoir qu'il y a toujours quelqu'un qui veille sur vous, et grandir en acceptant de suivre cette personne. La signification de l'idéogramme japonais pour « vie » est ce que Dieu donne à ceux qui le prient et qui espèrent en Lui. « Faire grandir la vie » signifie rechercher la volonté de Dieu, l'écouter sans cesse et suivre sa volonté.

Transmettre la vie. Au cours de la récente catastrophe j'ai appris que rien ne pouvait détruire cette vérité que l'homme a été créé à l'image de Dieu, et que comme tel, il est protégé par la main de Dieu. Cela a été pour moi l'occasion de réaffirmer à nouveau la pure grâce de Dieu. Alors que se déroulaient ces événements de la catastrophe japonaise, j'ai compris que l'excellence des êtres humains était quelque chose d'enraciné dans notre véritable nature. Depuis le jour de la catastrophe, des personnes de par le monde se sont rendues proches de nous dans cette tragédie. Particulièrement au Japon, tout le monde a entouré les victimes, accomplissant son devoir avec la plus grande énergie, se soutenant et s'aidant les uns les autres. Cela a été spécialement une heureuse surprise de voir la réaction généreuse des jeunes. Au milieu de conditions de vie difficiles en ces circonstances exceptionnelles, nous avons vu les efforts volontaires pour ménager l'accès à l'eau et à l'électricité, accepter des restrictions, faire preuve de patience dans les incommodités, manifester une proximité par le cœur et la prière à l'égard des victimes, et de la bonne volonté pour trouver ce qu'il était possible de faire. D'autre part, les enfants, en voyant et entendant ce mouvement dans la société, l'ont reçu, l'ont imité, et ont ainsi commencé à tracer leur propre genre de vie. La tragédie japonaise, cette fois-ci, par la conjonction de trois catastrophes simultanées – le séisme, le tsunami, le danger nucléaire – a été, en un sens, un événement qui a ébranlé les fondements de l'existence humaine. Le fait d'éprouver une peur énorme, un ressentiment profond, une angoisse indicible, a été une expérience de la petitesse et de l'impuissance des êtres humains. Cependant, ce que nous avons expérimenté durant ces moments, a été que « cachée au cœur de cette humanité dérisoire, faible, misérable, jaillissait une puissance incommensurable ». C'est-à-dire que nous avons affirmé à nouveau l'énergie latente en la personne sauvée, aussi tordue qu'elle soit par le péché : la présence sacrée de l'image de Dieu, la puissance surnaturelle inhérente à l'enfant de Dieu est libérée. Je crois que telle est la conviction que nous avons à transmettre.

La vie, la manière de vivre sa vie, est transmise en regardant et en imitant sans cesse. En ce sens, la transmission de notre manière de vivre spécifique, dépend de la manière dont chacun de nous, appelé à la vie cachée du monastère, vit cette vie avec sincérité. Je crois que la transmission de la vie aux générations à venir s'accomplit par leur volonté de vivre en s'attachant constamment à observer, recevoir, et imiter.



SYNTHESE DES CONFÉRENCES SUR LA FORMATION DE D. BERNARDO DE NOVO MUNDO

Il est bon de se rappeler le pourquoi du choix du thème de la formation comme transmission de la vie au Chapitre Général. Comme d'autres domaines de notre vie monastique (Père Immédiat, rôle de l'abbé), nous sommes convaincus des valeurs que nous possédons et que nous avons à transmettre. Dans le domaine de la formation, la difficulté à laquelle nous nous heurtons à former des candidats qui persévèrent joyeusement dans la vie monastique, nous force à réexaminer notre façon de transmettre. La valeur centrale apparue dans les conférences données au Chapitre, explicitement ou implicitement, comme le fondement nécessaire pour la transmission de la vie dans la formation, est la *vérité*.

La primauté de la vérité se manifeste elle-même immédiatement dans le processus de l'évaluation des candidats. Malgré notre grand désir de recevoir des candidats et de rendre grâce pour leur volonté d'entrer, il est clair que le discernement objectif pour que les candidats vivent leur vie pleinement est indispensable. Accepter des candidats qui n'ont aucune aptitude – et *ipso facto* pas de vocation – fait mal à la communauté et le mal dure longtemps. Et c'est également une souffrance pour les personnes qui sont admises sans les qualités requises.

Nous devrions faire preuve de la même honnêteté en ce qui concerne la présentation du projet monastique aux plus jeunes. Nous ne sommes pas une université, offrant un programme d'études supérieures ; nous ne sommes pas un centre de communications offrant un accès illimité à Internet ou par téléphone ; nous ne garantissons pas un style de vie confortable ni l'endroit où l'on réalise ses ambitions ou le désir du pouvoir. Nous sommes à l'école du service du Seigneur et de la louange du Seigneur, une école de la transcendance où l'on essaye d'atteindre une volonté commune, commune entre nous et commune avec le Christ. Loin de choquer les jeunes, cette honnêteté les attire. Ils ne sont pas venus au monastère pour satisfaire facilement leurs désirs – le monde extérieur peut leur donner beaucoup plus que nous ne pouvons – mais pour retrouver leur identité de fils et de filles de Dieu en Jésus-Christ. Ce Jésus est souvent un inconnu pour eux quand ils entrent, ils ignorent l'étendue de sa puissance et de son amour. Dans la transmission, nous devons y participer en leur faisant découvrir que « la vérité est en Jésus », non pas tant par la catéchèse ou par l'évangélisation.

Dans la formation initiale, les jeunes moines et moniales doivent être aidés à devenir vrais avec eux-mêmes. Cette connaissance salvatrice vient grâce à la direction spirituelle et grâce à un don de soi toujours plus important à celui qui est le Seigneur de nos vies. Pour que la direction spirituelle soit fructueuse, une relation de confiance mutuelle doit se construire très lentement et patiemment. Pour ce qui est du don de soi, nous ne devrions pas avoir peur de demander à ceux qui sont en formation tout ce que le Seigneur réclame d'eux. Cela peut être vu par eux non pas comme un fardeau écrasant mais plutôt comme une correspondance plénière à leur identité spirituelle. Ici il est important pour nous formateurs de ne pas imposer des sacrifices mais de voir la grandeur d'âme que le Seigneur réclame de chacun et de l'aider à vivre cette grandeur.

L'engagement de la communauté à être vraie s'exprime dans un effort commun vers plus d'unité. Nous sommes bien conscients que seule une communauté unifiée est formatrice. Une vision d'unité se construit et est maintenue grâce à l'enseignement du supérieur, au travail de dialogue communautaire continu, et à la cohérence vécue dans les comportements des frères et des sœurs. Des échecs sont inévitables dans ce processus, mais même ces échecs peuvent eux aussi être formateurs car ils génèrent des gestes de pardon, le recours au sacrement de réconciliation et une nouvelle expérience de soi comme étant sauvé – encore et encore – grâce à la miséricorde de Dieu. Quand cela arrive, les jeunes font l'expérience du monastère comme « maison de paix, de dialogue et d'entraide mutuelle », ce qu'ils sont en droit d'attendre.

La contribution de l'abbé en tout ceci est la fidélité qu'il manifeste à correspondre à la vocation monastique commune. Il est un exemple de la vie vraie, sa relation à la réalité Créatrice et créée. Une grande révérence de Dieu l'habite, il honore tous ses frères humains dans un respect plein d'amour et de joie pour la création de Dieu. Cette « crainte de Dieu » toujours plus profonde, ancrée dans la vérité de qui est Dieu et de qui il est, lui permettra d'éviter tout favoritisme et tout orgueil, d'aller au-delà de tout découragement et d'apitoiement sur soi. Cela lui permettra aussi de prendre des décisions difficiles avec une objectivité empreinte de compassion. Il est bon qu'il trouve pour lui un directeur spirituel, au sein de la communauté ou en dehors, avec qui il puisse partager fraternellement, découvrir et accepter la vérité de son vrai soi.

Tous ces aspects de vérité peuvent nous mener à la *vie liturgique vécue*, à la louange continuelle de Dieu qui nous a faits et qui nous remodèle tous les jours, toujours plus selon la forme de Jésus Christ : vrai homme et vrai Dieu. Nous nous rassemblons tous les jours dans la liturgie et nous disons : en Lui, nous avons découvert la vérité et la vérité nous rend libres.

